

Exil

J'ai conservé précieusement les lettres que ma grand-mère paternelle m'écrivait dans les années cinquante. Je traversais à cette époque une période de ma vie où, en raison de mon état de santé, je ne pouvais pas être scolarisée. Suivant la prescription de notre médecin de famille, je séjournais à *la Sapinière*, un hôtel situé dans le massif des Vosges. L'altitude et l'air, réputé sain, que l'on respirait en montagne étaient de nature, selon le corps médical, à faciliter la guérison des personnes atteintes, comme je l'étais, d'une primo-infection tuberculeuse. Ma grand-mère, Eugénie T., née Wehrlen, correspondait avec moi pour me soutenir moralement et égayer la monotonie de mon quotidien. De temps à autre, je relis les longues lettres qu'elle rédigeait avec le plus grand soin, tour à tour, en français, en allemand et en anglais.

Ma grand-mère a connu un destin hors du commun.

Son père, Eugène Joseph Wehrlen, était né à Thann le 18 décembre 1846. À la fin de la Guerre de 1870, au moment où se dessinait la cession, par la France, de l'Alsace-Moselle à l'Empire Germanique triomphant, mon arrière-grand-père décida d'émigrer aux États-Unis, suivant, en cela, l'exemple d'un grand nombre d'Alsaciens¹. Il embarqua au port du Havre à bord du navire « *The Queen* », un *steamer* en provenance de Londres. Chargé de son lot d'émigrés anglais, irlandais, français, allemands et suisses, tous désireux de trouver la fortune et la prospérité en Amérique, *The Queen* traversa l'Atlantique. Le 6 août 1872, à l'âge de 26 ans, Eugène Wehrlen débarqua à New York. À l'heure où mon aïeul toucha la terre d'Amérique, Ulysses Grant était le 18ème Président des Etats-Unis, la Guerre de Sécession avait pris fin cinq années plus tôt et l'île de Manhattan était déjà entièrement lotie.

En 1874, Eugène Joseph Wehrlen épousa Marie-Anne Pfohl. Mon arrière-grand-mère avait vu le jour à Surbourg à proximité d'Haguenau le 17 avril 1846. Elle avait quitté l'Alsace et immigré aux Etats-Unis en 1872. De l'union des deux immigrés alsaciens, naquirent trois enfants. L'aînée, ma grand-mère Eugénie, vit le jour à New York en 1876. Trois années plus tard, en 1879, Élise poussa son premier cri, puis l'année suivante, en 1880, Eugène, le troisième et dernier enfant d'Eugène Joseph et Marie-Anne Wehrlen vint au monde.

Mon arrière-grand-père ne s'aventura pas au-delà de la côte Est des Etats-Unis. Il se spécialisa dans la fabrication de bijoux et de meubles incrustés de nacre avec une prédilection pour les plateaux de machine à coudre. En 1880, année du recensement décennal américain, la famille Wehrlen habitait au 100 Wooster Street dans le Lower Manhattan. Marie-Anne se faisait désormais appeler Mary. Le prénom d'Élise s'était également américanisé au profit de celui de Lizzy. C'est également au 100 Wooster Street qu'Eugène Wehrlen exerçait son activité de *Pearl worker*². Le 14 septembre 1882, mon arrière-grand-père fut naturalisé et obtint la nationalité américaine. Malheureusement, cette même année, Eugène Wehrlen, le

¹ De 1815 à 1870, 45 000 Alsaciens émigrèrent aux Etats-Unis.

² Source : New-York Directory

dernier enfant d'Eugène Joseph et Marie-Anne, décéda prématurément avant d'avoir fêté son second anniversaire.

Mon arrière-grand-père fit, semble-t-il, fortune, offrant à sa femme et à ses enfants un cadre de vie privilégié. La famille Wehrle quitte le Lower Manhattan et s'installa dans un petit immeuble de cinq étages au 177 Mac Dougal Street dans le quartier de Greenwich Village, à proximité du parc Washington. Leur bonheur fut malheureusement de courte durée. En 1891, à l'âge de 45 ans, le chef de famille mourut. Au cimetière paysager de Cypress Hills à Brooklyn, une pierre tombale marque l'emplacement où reposent Eugène Joseph Wehrle et son fils. Les indications sur les naissances et les décès du père et du fils sont gravées dans la pierre, en français.

En juin 1891, quelques semaines après le décès de son époux, Mary Wehrle fit une demande de passeport. Elle souhaitait, après une longue absence de 19 années, retrouver ses parents et leur présenter leurs petites-filles. Elle sollicita, en qualité de veuve d'Eugène Joseph Wehrle, citoyen américain, une autorisation de sortie du territoire des Etats-Unis pour une durée maximale de six mois. Elle précisa sur sa demande de passeport que son défunt mari exerçait la profession de *Manufacturer of Mother of Pearl*, témoignant ainsi de l'excellence du savoir-faire du disparu. Lorsqu'en juillet 1891, Mary s'embarqua avec Eugénie et Lizzy à destination de l'Europe, la population de New York, à la faveur des arrivées massives et continues d'immigrants, comptait plus de 2 500 000 habitants, soit un million de plus qu'en 1872.

Une photographie témoigne de la rencontre entre les grands-parents Pfohl et leurs deux petites-filles, au cours de l'été 1891. Sur un cliché réalisé par un photographe d'Haguenau, on peut voir ma grand-tante Elise, 12 ans, posant entre Jacques et Marie-Anne Pfohl, ses deux grands-parents maternels alors âgés de 68 ans. Les parents d'Eugène Joseph Wehrle, quant à eux, avaient quitté ce monde depuis déjà de nombreuses années. Ils étaient tous deux décédés avant même que leur fils ne prenne la décision de s'expatrier.

Le 18 septembre 1891, le *steamer* Werkendam, en provenance de Rotterdam, accosta dans le port de New York. Le manifeste de bord mentionnait uniquement les noms de deux membres de la famille Wehrle : ceux de Mary et de Lizzy. Eugénie ne revint pas aux États-Unis. Ma grand-mère demeura en Alsace et, si mes souvenirs sont exacts, essentiellement pour des raisons d'ordre médical. Eugénie souffrait de maux de tête récurrents. On peut supposer que le climat océanique de la côte Est des Etats-Unis, tout comme l'environnement humide de l'île de Manhattan n'étaient guère compatibles avec son état de santé. Aussi, Mary Wehrle décida-t-elle, sur le conseil de son médecin, de confier sa fille aînée aux bons soins de sa famille résidant en Alsace, région, qui comme chacun le sait, bénéficie des bienfaits d'un climat continental. Je me souviens que ma grand-mère portait souvent un bandeau serré autour de sa tête. J'imagine que la compression exercée par la pièce de tissu permettait de diminuer l'intensité de ses migraines.

En 1891, la langue officielle de l'Alsace-Moselle, région intégrée à l'Empire Germanique depuis déjà vingt années, était l'allemand. Ma grand-mère Eugénie, à l'âge de 15 ans, s'en alla poursuivre ses études dans une institution religieuse à Saint-Jean-de-Bassel à

proximité de Fénétrange³. C'est probablement là qu'elle apprit à maîtriser la langue de Goethe. Il est tout aussi vraisemblable que ma grand-mère, lorsqu'elle habitait à New York, parlait en alsacien avec sa mère et en français avec son père. Jusqu'à sa mort en 1891, mon arrière-grand-père se déclara Français. Rétif à toute forme d'assimilation, il demeura, tout au long de sa vie, fidèle à sa langue maternelle, comme en témoignent les inscriptions portées sur sa pierre tombale.

Par la suite, ma grand-mère fréquenta le restaurant *au Cheval Noir* à Surbourg. L'établissement était tenu par des parentés. Elle s'éprit du fils des restaurateurs, Lucien T., qui avait sensiblement le même âge qu'elle. Ils se marièrent, à Surbourg, en novembre 1897, mais avant de s'unir devant Dieu, les futurs mariés sollicitèrent et obtinrent une dispense de l'Église, car ils étaient cousins germains. Leur mariage dura trois jours en présence d'une centaine de convives. Pour fêter ce que certains considèrent être le plus beau jour d'une vie, ma grand-mère portait, le jour de son mariage, une robe commandée par sa mère à New York. Eugénie fit sensation dans sa robe à la blancheur immaculée ; jusqu'alors, les mariées alsaciennes s'habillaient en noir !

Ma grand-mère me disait que son adaptation en Alsace n'avait pas toujours été facile. Elle se plaignait notamment d'un manque criant de confort. À Surbourg, à la fin du 19^e siècle, les commodités se trouvaient encore à l'extérieur de sa maison. Elle évoquait, avec une certaine nostalgie, la baignoire, l'eau courante et les nombreux tapis persans qui recouvraient les planchers du vaste logement de sa famille au 177 Mac Dougal Street, là où elle avait passé une partie de son enfance new-yorkaise.

³ Sans doute la Congrégation de la Divine Providence de Saint Jean-de-Bassel.